

Envie et la jalousie: Premiers regards

Nous allons parler, pendant toute une année chacun dans nos collèges cliniques, de l'envie et de la jalousie.

J'ai été étonné de ce choix parce que c'est un sujet dont nous parlons peu. Nous parlons plus souvent du désir et de la jouissance que de l'envie, de l'agressivité que de la jalousie.

Ce dont nous ne parlons pas, plusieurs hypothèses peuvent l'expliquer: cela n'existe pas, ou bien cela est refoulé, ou encore cela ne serait que de banales considérations humaines, trop communes pour s'y attarder. C'est d'ailleurs la première idée de Freud pour qui la jalousie est un affect normal et donc commun. Lorsque nous énumérons des affects, des symptômes, envie et jalousie sont assez rarement nommées. Et pourtant, ne sont-elles pas omniprésentes?

Nous ne pouvons pas dire qu'elles n'existent pas, nous verrons dans un premier temps qu'elles sont au coeur du drame humain depuis toujours.

Elles sont au commencement également pour chacun, c'est ce que j'aborderai dans un second temps, d'où ma première proposition de titre: Envie et jalousie, de structure?

Parce qu'elles font partie de la condition humaine, elles nous renseignent sur la condition d'être humain, voire d'humanisation, ce sera le troisième temps.

Et nous pourrions à la fin commencer à ouvrir quelques portes sur leurs liens avec les concepts fondamentaux de la psychanalyse, quelques premiers regards sur deux affects particulièrement liés au regard, d'où le titre « Envie et jalousie: Premiers regards » que j'ai finalement substitué au précédent. Premiers regards vient dire qu'il s'agira aujourd'hui de premières lectures pour une entrée en matière, sur un sujet connecté aux premiers regards de l'enfant encore infans.

Je vous propose pour commencer une approche introductive de ce que sont l'envie et la jalousie, parce qu'il est assez difficile de les distinguer, ce qui s'explique par le fait que, dans les deux cas, elles touchent à l'être. Une première approche loin d'être complète sinon nous n'aurions pas l'idée qu'une année de travail est nécessaire pour en comprendre les mécanismes, les effets, et faire le lien avec la clinique. Il s'agit de poser quelques repères de départ, que nous pourrions mettre en débat bien sûr.

Je m'appuie d'abord sur Martine Menes qui avait repris, dans son introduction à un numéro de *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*¹ une citation datant du 3ème siècle avant J-C, c'est dire qu'il y a du savoir qui est là depuis longtemps et qu'il est bien rare qu'on invente du nouveau. Il s'agit d'une citation d'un certain Diogène Laërce, poète et doxographe qui a eu cette formule assez juste: « L'envie c'est la douleur de voir autrui posséder ce que nous désirons ; la jalousie, de le voir posséder ce que nous possédons » Le désir, dans cette citation, ça n'est pas le désir exactement au sens où nous l'entendons, nous y reviendrons, d'autant plus que différencier envie et désir peut être très enseignant mais pour le reste, nous pouvons retenir de cette citation plusieurs points essentiels qui concernent tant l'envie que la jalousie et qui sont : l'autre, l'objet, la possession, ou plutôt l'absence de possession, soit le manque et la perte, soit la castration. Des points qui les réunissent mais aussi les distinguent. L'envie se distingue de la jalousie, en ce qu'elle s'attriste qu'un autre possède un bien ou un supposé bonheur qu'on se croit impuissant à atteindre, alors même que cet autre serait au fond comme nous. Comment se fait-il qu'il puisse avoir ce que je n'ai

¹ M.Menès, T.Garcia-Fons, « Introduction. », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence* 4/2005 (n° 62) , p. 13.

pas? Et comment se fait-il surtout que je ne l'ai pas. Et qu'est-ce que c'est que je n'ai pas, quel est cet objet qui me manque et dont l'autre aurait l'air de se satisfaire? La jalousie, elle, s'attriste qu'un bien ou qu'un être aimé devienne manquant parce que désiré par un autre. Elle vise donc les personnes et suppose un tiers, ou plusieurs tiers, qui possèderaient ce que le sujet considère ou voudrait considérer comme acquis, ce sur quoi il pense avoir un droit, un dû réservé et dont il a été dépossédé ou bien dont il imagine qu'il pourrait l'être. Qu'est ce qui est alors mis en lumière?

Après ce préambule, sachant que les frontières entre envie et jalousie ne sont pas tranchées de façon totalement hermétiques, et d'ailleurs je les associerai très souvent, je reviens à l'un des premiers points que j'avais au tout début : nul doute que l'envie et la jalousie existent. Qui ne s'est senti jaloux? Qui n'en a enduré les effets, voire les affres?

Supposons toutefois qu'elles n'existent pas. Essayons d'abord de nous mettre dans cette situation, c'est la première question que je me suis posée. Que se passerait-il? Est-ce que nous pourrions entrer en relation avec le monde? Ne serait-ce qu'en relation d'amitié? En relation d'amour? Plus généralement en relation sociale? Si l'envie et la jalousie peuvent poser problème quand elles prennent une forme délétère ou quand elles touchent à l'être au point de l'anéantir, est-ce qu'elles n'ont pas aussi une fonction motrice ? Et quel serait alors le carburant du moteur ?

Sans envie ni jalousie, est-ce que nous ne baignerions pas dans un magma d'indifférence? Dans un bonheur insipide? La vie ne serait-elle pas alors qu'un long fleuve trop tranquille, voire mortel?

Nous pourrions souhaiter que la jalousie n'existe pas, tenter de l'éradiquer. Ce fut une tentative dans notre histoire récente.

Vous connaissez peut-être cette chanson de Georges Brassens, *La traîtresse*, enregistrée en 1961, une chanson qui disait parfaitement combien la jalousie pouvait prendre différentes formes et combien chacun y est confronté, y compris à son comble quand l'amant est jaloux de sa maîtresse. Voici un extrait:

Trouverais-je les noms, trouverais-je les mots,
Pour noter d'infamie cet enfant de chameau
Qui a choisi son époux pour tromper son amant,
Qui a conduit l'adultère à son point culminant?
Ma maîtresse, la traîtresse!²

Ferré a aussi chanté la jalousie: « Dis moi la jalousie comme ça fait comme ça vient comme ça va. Dis moi comment ça s'fringue aussi ». C'était en 67.

Alors qu'elle était en quelque sorte admise comme une réalité pour chacun, peu après, avec mai 68, certains ont tenté de la bannir, de l'interdire. La jalousie était considérée comme du chantage affectif, comme le signe d'une possession bourgeoise, d'un individualisme petit bourgeois. Elle était devenue une question politique, c'est dire son importance et combien elle était au coeur des préoccupations. La fidélité était jugée normative, hypocrite et associée à la domination masculine. La libération sexuelle devait éradiquer la jalousie et la possessivité. Les militantes féministes et anarchistes découvraient Wilhelm Reich qui dénonçait les institutions patriarcales, estimant que « la famille et l'école ne sont de nos jours, d'un point de vue politique, rien d'autre que des ateliers de l'ordre social bourgeois destinés à la fabrication de sujets sages et obéissants ». Il n'était pas rare qu'un tiers soit invité dans le couple.

En 68, il était du plus mauvais ton de se montrer jaloux. Liberté jolie, fraternité chérie, une fraternité sans jalousie alors que, comme cela a été beaucoup écrit, c'est précisément dans le cadre de l'expérience fraternelle que la jalousie apparaît. On peut parler en 68 d'une autre expérience mais dont le résultat n'est pas probant. Il semble, à avoir entendu certains de celles et ceux qui ont vécu cette époque, que l'interdiction

² G.Brassens, *Poèmes et chansons*, Paris, Seuil, 1983.

de la jalousie ne l'ait nullement éradiquée et qu'elle ait même provoqué quelques ravages, quelques souffrances insupportables avec des coûts affectifs parfois énormes. Si l'on trouve innocent de désirer, il peut être atroce que d'autres désirent, comme l'écrivait Proust dans *La prisonnière*.

Quant à l'envie? Supposons là aussi que nous n'ayons pas d'envie. On pourrait penser que ce serait la mort du capitalisme mais, vous en conviendrez je pense, on ne peut pas dire que le capitalisme soit mort. C'est en tout cas la société dans laquelle nous vivons, même si beaucoup dans cette société ne peuvent satisfaire leurs envies, et pour certains même avoir ce dont ils ont besoin.

Y-a-t-il dans le monde une société, ou une communauté où l'envie n'existe pas?

On voit bien que l'ascèse, que ce soit dans le bouddhisme ou dans toute autre pratique, religieuse, philosophique ou autre, ne concerne qu'une très petite minorité de l'humanité. Nous n'avons pas très envie de ne pas avoir d'envie.

Ce serait probablement un peu fort que de dire « Vive l'envie et la jalousie » mais il est possible de dire « L'envie et la jalousie sont de la vie », elles en sont partie intégrantes, elles sont universelles, même si parfois elles peuvent pousser à la mort, au meurtre. Que la psychanalyse s'y intéresse et travaille sur ce qu'elles nous apprennent, il n'y a donc là rien que de plus naturel.

J'en suis même venu à cette question : la jalousie et l'envie aurait-elle une incidence quant à la place de la psychanalyse dans la société selon la place qui leur est allouée?

Remarquons que c'est au moment où l'on tente de réfréner la jalousie, en mai 68, que la psychanalyse est en plein boum. C'est au moment où les envies sont valorisées voire imposées, où la jouissance règne, est de moins en moins bridée, tout au moins une forme de jouissance, que la psychanalyse devient plus marginale.

Il semble bien, de toute façon, qu'il faille faire avec et, dès lors qu'elles nous en aurons appris un peu plus, la question pourra évoluer vers: qu'est-ce que, avec, nous pouvons faire ?

Au commencement pour tous

La jalousie et l'envie ne sont pas une découverte de la psychanalyse. Elles sont constantes dans le drame humain, depuis les mythes, ces récits imaginaires dont la visée était de structurer les liens, sociaux ou familiaux, depuis les mythes donc jusqu'à aujourd'hui.

Gilgamesh, héros de la première œuvre littéraire connue de l'humanité, vieille de 35 siècles, se rappelle qu'un homme a échappé à la mort grâce aux dieux qui lui ont permis d'être hors d'atteinte des envieux et des jaloux. Les envieux et les jaloux, ce sont donc les mortels, soit les hommes. La jalousie et l'envie étaient une bassesse les caractérisant, quoique les dieux pouvaient aussi en être affectés sans le reconnaître. On voit au passage que même eux ne pouvaient admettre leur jalousie, la refoulait.

Les grecs les avaient immortalisées sous la forme d'un dieu spécifique: Phthonos. Phthonos représentait aussi l'avidité et la rivalité, ce qui indique l'idée que les grecs se faisaient de l'envie et de la jalousie, proche de ce que l'on peut en dire aujourd'hui: avidité pour l'envie, rivalité pour la jalousie.

L'un des archétypes de la jalousie amoureuse dans la théogonie est Héra, épouse de Zeus chez les grecs, Junon, épouse de Jupiter chez les Romains.

Les romains, eux, avaient fait de l'envie non pas un dieu mais une déesse, *Invidia*. **K**

On représentait cette divinité sous les traits d'un vieux spectre féminin, ayant la tête ceinte de couleuvres, les yeux louches et enfoncés, un teint livide, une horrible maigreur, des serpents dans les mains et un autre qui lui ronge le cœur.

C'est dire l'idée qu'ils avaient de la jalousie et de l'envie comme monstrueuses.

La religion n'est pas en reste.

Le christianisme, avec Saint Thomas d'Aquin, a fait de l'envie l'un des sept péchés capitaux, à côté de l'orgueil, la paresse, la colère, la luxure, la gourmandise, l'avarice. Un péché capital soit un vice dont tous les autres découlent, c'est ce qui caractérise les péchés capitaux. Vous remarquerez au passage qu'ils ont à voir avec la jouissance, et il serait bien étonnant que ce ne soit pas le cas de l'envie et de la jalousie. Nous y reviendrons aussi plus tard.

Le christianisme a si bien compris que l'envie et la jalousie sont au coeur de l'être et que ça pouvait poser problème que le dixième commandement du décalogue prévient et ordonne: Tu ne convoiteras pas la maison de ton prochain ; tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain, ni son serviteur, ni sa servante, ni son boeuf, ni son âne : rien de ce qui lui appartient. Le christianisme a bien compris que l'envie et la jalousie, il y avait peu de chance de les éliminer. Donc, pour leur barrer la route, il faut les interdire. Et on sait bien qu'on ne peut interdire que ce qui est là, ou sous-jacent.

On pouvait lire récemment sur le site de la chaîne de télévision KTO : « l'envie frappe tout le monde et a des conséquences désastreuses pour la paix du coeur et la concorde des peuples. »

Et dans le mariage catholique aujourd'hui, chacun des futurs époux jure à l'autre sa fidélité. C'est bien parce que tous savent, le curé, l'assistance et les mariés eux-mêmes, que ça n'est pas une évidence, que ça n'est pas gagné, sinon pourquoi jurer? Et n'oublions pas que Caïn, fils aîné d'Adam et Eve, tue son frère Abel car Yahvé n'agrée pas l'offrande du premier alors qu'il accepte celle du second. Ça commence mal donc, et l'éducation chrétienne visera à faire croire aux enfants – croire que l'on peut entendre de différentes façons - que, avec le dieu d'amour c'est différent.

Je me suis trouvé, il n'y a pas longtemps, en zappant sur les ondes radiophoniques dans ma voiture, à écouter une émission de Radios Chrétiennes Francophones où l'invitée expliquait que la vision catholique permettait à chaque enfant de comprendre et reconnaître qu'il n'est pas plus ou moins aimé que son voisin, que ce soit par Dieu ou ses parents. L'amour de Dieu, comme celui des parents, est égal pour chacun des enfants, si bien que la jalousie n'a pas lieu d'être. Il faut avoir la foi pour penser ça. Les hommes sont égaux, mais peut-être que certains le sont plus que d'autres pour reprendre Coluche.

Le bouddhisme, différemment du christianisme puisqu'il ne s'agit pas de faire appel à un grand Autre, propose de se dégager également de ce qui est là au fondement. Le Bouddha lui-même avait découvert qu'il y avait un malaise fondamental que tous les êtres humains partageaient : l'insatisfaction. L'insatisfaction du fait de la privation ou de la frustration. Tout le monde est insatisfait, personne ne sait se contenter de ce qu'il a, et c'est cette insatisfaction qui nous pousse à faire tout ce que nous faisons ; nous agissons dans l'espoir d'obtenir toujours plus de satisfaction. On voit à nouveau que la privation et la frustration ont un effet moteur, mais il arrive que l'insatisfaction atteigne le degré d'une véritable souffrance ; d'autres fois, il ne s'agit que d'une légère irritation mais, dans tous les cas, elle est présente. Voilà ce que le Bouddha considéra comme le problème fondamental commun à toute l'humanité.

Les mythes, la religion, et bien sûr la création et la fiction mettent en scène la jalousie et l'envie.

Dans le domaine de la littérature, peut-être que la plus connue des jalouses pour les psychanalystes lacaniens est Lol V. Stein qui vit une jalousie très particulière parce que désaffectée, « ravie ».

La jalousie fraternelle fut le thème principal de Cendrillon et d'autres grands contes, comme ceux des frères, tiens donc, des frères Grimm.

Il y a eu Proust bien sûr, et bien d'autres.

Et de manière plus légère avec la BD, par exemple Goscinny avec son fameux Iznogoud.

Je fais l'impasse pour aller vite sur le théâtre, l'art, la philosophie mais prenons un peu de temps à propos des médias.

C'est avec la publicité que c'est le plus grossier, art de susciter l'envie éventuellement par le truchement de la jalousie, mais on voit aussi fleurir les blogs sur les réseaux sociaux et les reportages sur le sujet. Le phénomène le plus en expansion ces derniers temps est peut être celui de la télé réalité et des séries TV.

Avec la télé réalité, chacun, s'il fait le choix d'allumer son écran, peut jouir de l'envie et de la jalousie des autres, qui jouissent eux-mêmes de mettre en spectacle, de proposer au regard - voir et être vu - leur propre jouissance. On pourrait presque dire que la télé réalité a un effet curatif parce que apaisant sur l'instant. Exit sur le moment sa propre jalousie dont le sujet a honte, grâce à celle des autres dont on nous gave. Le spectacle de la jalousie des autres nous confirme par ailleurs comme faisant bien partie de la communauté des humains, normalise : eux aussi sont envieux et jaloux, voire plus que nous, si bien que les questions qui peuvent surgir sur ce qui anime notre propre jalousie sont gommées. Petit problème, la cure par la télé réalité est une cure par et avec la jouissance, ce qui ne permet donc pas d'en sortir puisque c'est le remède qui ne fera qu'alimenter le poison.

Avec les séries TV, dont il m'arrive d'être addict, c'est plus fin. Mais on peut aussi s'interroger sur ce qui nous rend addict. Ce qui caractérise je crois les séries TV, comme *House of cards* ou *Game of Thrones* par exemple, c'est la transgression montrée comme possible sans qu'elle soit condamnée, soit l'amoralité. Qui n'a pas envie de transgresser ?

Freud a écrit quelque chose d'intéressant à ce sujet: « L'homme qui a enfreint un tabou devient tabou lui-même, car il possède la faculté dangereuse d'inciter les autres à suivre son exemple. Il éveille la jalousie et l'envie: pourquoi ce qui est défendu aux autres lui serait-il permis? (...) chacun envie le roi ou le chef pour ses privilèges; et il est probable que chacun voudrait être roi³. » C'est Iznogoud avant l'heure.

Ce que l'on peut faire avec les médias maintenant n'est pas si moderne car, au fond, Platon, avec son mythe de la caverne, disait déjà à peu près la même chose. Il n'avait simplement pas imaginé un projecteur vidéo mais un feu projetant la lumière nécessaire pour faire un spectacle d'ombre. Rien de nouveau sous le soleil donc.

Au commencement pour chacun.

L'envie et la jalousie sont au commencement de l'humanité comme elles sont au commencement pour chacun.

Non pas qu'elles soient innées bien sûr mais, c'est un fait, elles sont présentes dès la petite enfance. Ce sont des expériences communes, précoces et qui constituent des affects primitifs.

Freud a fait part de sa propre expérience dans sa lettre du 3 octobre 1897 à Fliess: « Tout me fait croire aussi que la naissance d'un frère d'un an plus jeune que moi avait suscité en moi de méchants souhaits et une véritable jalousie infantine et que sa mort avait laissé en moi le germe d'un remords⁴. »

Parmi les phrases que j'ai entendu d'analysants parlant de leur jalousie, en voici une: « J'aimerais bien ne pas penser comme ça; j'ai énormément de mal à souhaiter la réussite aux autres; Naturellement c'est difficile » Ce « naturellement » est très intéressant pour dire que, être ni jaloux ni envieux ça n'est pas naturel, ça ne va pas de soi. C'est de l'être qui est naturel, dans le sens de inhérent à la constitution du sujet.

C'est un fait, on en sait tous plus ou moins quelque chose, plus ou moins car c'est un affect que l'on préférerait bien souvent refouler, éviter. La jalousie, on en a honte, on préfère la cacher, elle a quelque chose d'obscène car elle a à voir avec l'intime, avec la

³ S.Freud, *Totem et tabou*, Payot et Rivages, 2001, p. 54.

⁴ S.Freud, *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2002, p. 194.

jouissance, elle évoque quelque chose de l'enfant, et donc d'enfantin. Ça n'est pas sous un jour enfantin que nous voulons nous montrer.

Madeleine Chapsal, dans un livre qui a pour titre *La jalousie*⁵, a réuni des entretiens avec 6 femmes qu'elle interroge sur le sujet. Elle remarque que, pour chacune et à chaque fois, la jalousie fait entre autres référence à une ou des expériences de l'enfance.

Elle s'observe très tôt dans la vie, et on a vu que l'objet supposé de l'envie n'a que peu d'intérêt en fait pour l'envieux. Quand un enfant est jaloux de son frère qu'il voit au sein de sa mère, aurait-il envie d'y être si le dit frère n'était pas là? Pas sûr. Nous le savons, Lacan le rappelle: « Chacun sait que l'envie est communément provoquée par la possession de biens qui ne seraient, à celui qui envie, d'aucun usage, et dont il ne soupçonne même pas la véritable nature. Telle est la véritable envie⁶. »

Tout le monde peut en faire l'observation : lorsque deux enfants jouent, si l'un a quelque chose de nouveau, que ce soit un jeu mais aussi n'importe quel objet, l'autre, qui pouvait jouer très tranquillement et se satisfaire de ce qu'il avait jusqu'alors, devient de suite envieux du dit objet et, s'il réussit à l'obtenir, il pourra très bien ne rien en faire, n'en tirer aucune satisfaction. Iznogoud serait-il satisfait s'il devenait calife ? Pas sûr.

On remarquera aussi que, curieusement à première vue, le jaloux n'a pas forcément grand-chose à faire ou d'intention avec la personne qui lui manquerait.

Deux exemples.

Le premier est décrit par Annie Ernaux dans son livre *L'occupation*. Alors qu'elle a quitté son compagnon, de sa seule initiative, elle est jalouse dès lors qu'il a une relation avec une autre femme. Elle dit qu'elle veut le « ravoir⁷ », mais ce dont elle ne veut surtout pas, c'est qu'il soit avec l'autre femme. Qu'il soit avec elle, elle ne le souhaite pas. Elle veut le ravoir, mais pour ne rien en faire.

Que la jalousie puisse n'avoir aucun objet dans la réalité, Sacha Guitry le fait dire à ses personnages dans la pièce *La jalousie*:

Marthe: Mais de quoi es-tu jaloux?

Albert: de toi!

Marthe: Mais qu'est-ce que j'ai fait?

Albert: je n'en sais rien...et je voudrais le savoir.

Il peut être difficile de l'avouer, elle peut être refoulée pendant longtemps.

On en est d'autant moins fier que, si la jalousie a parfois des motifs qui peuvent paraître sérieux et justifiés, on est bien souvent jaloux à propos de vraiment pas grand chose: de l'ordinateur du voisin plus récent que le sien, d'un livre que nous voudrions être le seul à avoir lu, d'un talent ou d'une popularité que nous n'aurions pas, d'un savoir que d'autres seraient chanceux de posséder et dont ils jouiraient ou que nous voudrions garder jalousement pour ne pas en laisser la jouissance à nos voisins. La jalousie peut donc être ridicule, comique comme dit Lacan mais pas toujours car il ajoute que, dans le cas de la psychose, le sujet « se dispense de toute référence réelle⁸ » lorsqu'il délire, et il n'y a alors rien d'humoristique.

⁵ M.Chapsal, *La jalousie*, Montréal, Les éditions Quinze, 1977.

⁶ J.Lacan, *Le séminaire, Livre XI*, Paris, seuil, Coll.Points, 1973, p. 131.

⁷ A.Ernaux, *L'occupation*, Gallimard, Folio, 2002, p. 25.

⁸ J.Lacan, *Le séminaire, livre III*, Paris, Seuil, 1981, p. 89.

Freud, pour qui « La jalousie appartient à ces états affectifs que l'on peut qualifier de normaux, au même titre que le deuil⁹ » en distingue trois formes:

La jalousie normale ou concurrentielle, la concurrence portant sur un tiers: "elle se compose essentiellement du deuil, de la douleur causée par l'objet d'amour que l'on croit avoir perdu, et de l'humiliation narcissique (...) elle comprend encore des éléments hostiles dirigés contre le rival (...) elle s'enracine profondément dans l'inconscient, perpétue les toutes premières motions de l'affectivité infantile et remonte au complexe d'Œdipe ou au complexe fraternel de la première période sexuelle¹⁰."

La jalousie projetée: mise en jeu d'un processus inconscient, projection d'un désir de tromper refoulé. Le sujet projette sur l'autre. Elle " provient de la propre infidélité dont le sujet fait preuve (...) ou d'impulsions à l'infidélité qui ont succombé au refoulement¹¹. » Si je peux être infidèle, c'est donc que l'autre peut l'être. Et si l'autre peut l'être, j'en oublie ma propre infidélité potentielle. La jalousie a alors une fonction de refoulement.

La jalousie délirante: le désir d'infidélité est tourné vers un partenaire du même sexe que le sujet: Elle " correspond à une homosexualité en fermentation (...) parmi les formes classiques de la paranoïa¹². »

Lacan va s'intéresser à la jalousie comme agent de la structuration du sujet lui permettant de rencontrer l'autre et de s'insérer dans un lien social.

Martine Menes, dans son livre *Le désir de savoir*, cite Amélie Nothomb pour imager la nécessaire différenciation entre l'autre et soi, et en premier lieu avec la mère pour le bébé. Amélie Nothomb l'écrit ainsi, c'est dans *Métaphysique des tubes*: « Pour vivre, il faut être capable de ne plus mettre sur le même plan au-dessus de soi la maman et le plafond. Il faut refuser l'un des deux pour choisir de s'intéresser soit à la maman, soit au plafond¹³. » Il faut donc un au-delà de la mère mais il faudra aussi différencier sa mère des autres être humains et ne pas en rester au plafond.

Je vous ai cité Freud parlant de son expérience personnelle et l'expérience que l'on peut tous observer de l'enfant qui, dès que son voisin va acquérir un objet, va manifester un « moi aussi ».

Il y a quelque chose de commun dans ces deux expériences, celle de l'enfant et celle de Freud, enfant: dans les deux cas, un autre entre en scène. Il faut un autre pour qu'elles se déclenchent et, dans un mouvement de réciprocité, elles déclenchent la rencontre avec l'autre.

Elles sont concomitantes de l'expérience de l'altérité, mais d'une altérité en construction.

Lorsque l'enfant comprend que le sein ne fait pas partie de lui, il fait une première rencontre avec ce qui n'est pas lui.

L'altérité vient après. C'est d'abord l'expérience de l'alter ego. La formule alter ego, en soi, est très intéressante. A priori c'est un oxymoron. On entend bien ce paradoxe apparent qui réunit et qui ne différencie pas l'autre et soi. Ego et autre sont accolés,

⁹ S.Freud, « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », dans *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1999, p. 271.

¹⁰ *Ibid.*, p. 271.

¹¹ *Ibid.*, p. 272.

¹² *Ibid.*, p 273.

¹³ A.Nothomb, *Métaphysique des tubes*, Paris, Le livre de poche, 2000, p. 17.

soi-même est dans l'autre. « le moi humain, c'est l'autre¹⁴ » comme Lacan a pu le dire. L'altérité donc passe par l'expérience de l'alter ego.

Ce que l'enfant rencontre dans l'autre, c'est d'abord lui-même. Au passage, c'est bien souvent ce qui arrive aux adultes. L'amour est réciproque disait Lacan, qui faisait aussi remarquer dans son texte sur l'agressivité en psychanalyse: « L'enfant qui bat dit avoir été battu, celui qui voit tomber pleure¹⁵. »

Donc rencontre avec l'autre qui procède d'une identification mentale¹⁶, c'est l'expression utilisée par Lacan dans son texte de 1938 *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, et qui décrit ce processus. Avant d'être une rivalité, c'est donc une identification. La rivalité vient après l'identification pour se transformer, ou non, en fraternité. Ce passage de la rivalité à la fraternité était déjà décrit dans l'épopée de Gilgamesh dont je vous ai un peu parlé.

Gilgamesh est un personnage immense, surhumain. C'est ce qu'on pourrait dire du bébé qui, malgré sa dépendance et tant qu'il n'a pas fait l'expérience de l'autre, est surhumain. Gilgamesh est décrit aux deux tiers humain, un tiers divin. Les dieux, inquiets pour leur suprématie, décident de rééquilibrer le monde et créent un alter ego de Gilgamesh qui aura pour nom Enkidu. Enkidu lui est parfaitement semblable en beauté et en puissance. Lorsqu'ils se rencontrent, ils se haïssent d'emblée, s'affrontent, se combattent, mais s'aperçoivent que ni l'un ni l'autre ne peut gagner et finissent par tomber dans les bras l'un de l'autre. On passe de la lutte au contrat, et c'est là qu'ils deviennent frères.

J'emploie ces deux mots, lutte et contrat, parce qu'ils sont employés par Lacan. Je les trouve très parlants. C'est vrai que bien souvent dans la vie nous sommes soit dans la lutte, pour prendre sa place, soit dans le contrat, c'est à dire que c'est donnant-donnant, avec des compromis et des contraintes. Et dans les deux cas, lutte et contrat, il y a toujours un autre.

Le frère, parce qu'on parle souvent de la jalousie fraternelle, peut être le frère au sens de la filiation mais il n'est pas d'emblée un frère pour l'enfant qui n'a rien à faire des questions de droit. Frère, il le devient. Il le devient quand il le reconnaît. Ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'ils vont forcément s'aimer. Et le frère désigne le semblable en général. Les enfants uniques ne sont bien sûr pas exempts de la rencontre avec l'autre qui est d'abord un intrus. Que vient-il faire là alors que, jusqu'à maintenant, tout baigne? Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes? Dans ce monde, il n'y a pas de monde, il n'y a personne pourrait-on dire, jusqu'à l'arrivée d'un autre qui est aussi un semblable et va de ce fait provoquer de la fureur. « C'est la fureur contre l'autre en tant qu'il est votre semblable, et qu'étant votre semblable, il vous ravit tout simplement votre existence¹⁷. »

Paradoxalement a priori, c'est l'identification, donc une aliénation, qui fera ouverture puisqu'elle sera à la genèse de la sociabilité. Manifestation primordiale, elle sera selon Lacan à la source de toute connaissance humaine¹⁸.

Cela ne peut se faire sans l'arrivée d'un autre qui va différencier l'enfant, le faire sortir de sa bulle où il ne fait qu'un avec la mère. Cela m'a fait penser à la division des cellules, signe de la vie. La vie biologique n'apparaît que du fait de la division. L'enfant, à la naissance, ne fait en quelque sorte encore qu'une cellule avec la mère

¹⁴ J.Lacan, *Le séminaire, livre III*, Paris, Seuil, 1981, p. 50.

¹⁵ J.Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits 1*, Paris, Seuil, Coll.Essais, 1999, p. 112.

¹⁶ J.Lacan, *Les complexes familiaux dans la formation des individus*, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 37.

¹⁷ J.Lacan., *Le séminaire, livre V*, Paris, Seuil, 1998, p. 369.

¹⁸ J.Lacan, *Le séminaire, livre III*, Paris, Seuil, 1981, p. 49.

jusqu'à la première intrusion du langage, premier traumatisme. Il y a rencontre avec l'Autre, mais non avec l'autre, l'enfant reste dans une bulle avec sa mère. Pour l'autre, avec un a minuscule, ça vient plus tard. D'un Autre à l'autre, c'est le titre du 16ème séminaire de Lacan en 1968.

Le complexe d'intrusion

L'intrusion, c'est le nom que Lacan en 1938 donne à ce stade, plus précisément complexe d'intrusion puisqu'il n'y a pas seulement l'arrivée d'un autre mais un ensemble d'interactions qui forment le complexe.

En effet, pour qu'il y ait intrusion, il ne suffit pas qu'un autre arrive. il faut que le sujet le reconnaisse comme existant et comme frère, et qu'il se reconnaisse des semblables. Lacan dit précisément « il se connaît des frères¹⁹ », ce qui dit bien qu'il ne s'agit pas seulement de les reconnaître mais aussi de se reconnaître en eux. C'est généralement ce qu'il se passe mais l'enfant peut aussi rester dans sa bulle.

Avec le complexe d'intrusion, l'enfant est curieux de l'autre auquel il s'identifie. Il se met en mouvement en l'imitant par exemple, en jouant, en se comparant, ou en s'imposant. Autrement dit, il se positionne socialement.

L'intérêt, l'amour, la curiosité, mais donc aussi l'envie et la jalousie vis-à-vis du frère ouvrent la voie à la vie sociale. Le frère ou la sœur devient un objet tiers avec lequel se structure le lien social, lequel vient mettre à mal la mégalomanie du bébé qui se pense seul et auquel tout serait dû, une mégalomanie dont il n'a toutefois pas la notion. Il ne choisit pas d'être tout-puissant. De la toute puissance, le sujet qui peut en savoir quelque chose, c'est la mère dit Lacan²⁰. Le tout petit a en quelque sorte le délire des grandeurs, parfois les grands aussi on le sait mais, pour le tout petit, c'est, disons, normal. Freud l'écrivait ainsi: « le délire des grandeurs est essentiellement de nature infantile et, au cours de l'évolution ultérieure, il est sacrifié à la vie en société²¹ » Autrement dit, la rencontre avec l'autre, normalement, ça calme. ça calme le moi. Ce que Freud expliquait en s'appuyant sur les vers d'un poète du 13ème siècle, Djâlal-ud-dîn-Rûmi:

Car là ou l'amour s'éveille, meurt

Le moi, ce sombre despote²².

Les deux vers précédents sont intéressants:

Ainsi tremble un coeur devant l'amour

Comme s'il sentait la menace de sa fin

Constitution du moi et constitution d'autrui sont concomitantes dans le temps et le drame de la jalousie²³.

Avec cette entrée dans le langage des hommes, avec cette coupure, avec cette séparation de son objet de satisfaction qu'est la mère, l'enfant va devoir faire avec ces autres. De l'alter ego, l'enfant passe à l'altérité, qui en passe par l'altération du moi. « L'ego, dans sa fonction de relation au monde extérieur, est ce qui y est mis en échec²⁴ . »

¹⁹ J.Lacan, Les complexes familiaux dans la formation des individus, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 36.

²⁰ J.Lacan., *Le séminaire, Livre IV*, Paris, Seuil, 1994, p. 69.

²¹ S.Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001, p 310.

²² S.Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 2001, p 310.

²³ J.Lacan, Les complexes familiaux dans la formation des individus, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 43.

²⁴ J.Lacan, *Le séminaire, livre III*, Paris, Seuil, 1981, p. 164.

Le complexe d'intrusion arrive dans l'enseignement de Lacan deux ans après le stade du miroir, décrit pour la première fois en 1936 au congrès de l'IPA de Marienbad, stade où une rencontre s'opère également. C'est tout d'abord une théorie du narcissisme et de l'identification constitutive du moi, pour devenir ensuite aussi stade formateur de la fonction du Je selon le titre de son article en 1949.

Avec ce stade, l'enfant comprend, avec la confirmation d'un tiers (généralement l'adulte qui s'occupe de lui à ce moment, souvent sa mère ou son père), en s'appuyant sur le regard et la voix de ce tiers, que l'autre qu'il rencontre dans le miroir, c'est lui-même. Se trouvant unifié, il jubile.

Il semblerait, je dis semblerait parce que je n'en ai pas eu le témoignage en direct, qu'il se passe quelque chose de semblable chez les personnes qui ont subi une chirurgie faciale avec reconstitution d'un visage. Lorsque le patient découvre son nouveau visage dans le miroir, il se tourne vers la personne qui est là pour avoir confirmation non seulement que c'est bien, mais surtout que c'est bien lui.

L'animal, un chat par exemple, qui se trouve devant un miroir, va éventuellement jouer avec l'image mais il ne se retournera pas pour demander confirmation à son maître.

Avec le stade du miroir comme dans la rencontre avec l'autre, le sujet est confronté à une alternative dont Lacan dit qu'il se joue là « le sort de la réalité²⁵. » L'enfant peut ne pas se reconnaître, ni dans le miroir ni dans un autre, refuser le réel dit Lacan, ou bien, « Il reconnaît l'autre avec lequel s'engage la lutte ou le contrat » et Lacan d'ajouter alors: « Ici encore la jalousie humaine (...) se révèle comme l'archétype des sentiments sociaux²⁶. »

Pour l'envie et la jalousie, ça n'est alors que le début; elles ont quelques belles années devant elles. Nous les retrouverons dans tout lien social.

Quelques révélations de l'envie et de la jalousie.

Au-delà de la relation à l'autre, elles questionnent le besoin, l'inconscient, le désir, la jouissance, la pulsion, l'objet, le regard ou encore le savoir et j'en oublie certainement. Comme les autres affects, la jalousie nous renvoie aux énigmes de l'existence : Qui suis-je ? Qui est l'autre ? Qu'est-ce qui motive mes réactions? Qu'est-ce qui m'anime?

La jalousie est universelle, nous l'avons vu, mais est-elle pour autant de structure? Je dirais qu'elle dit de la structure, de ce comment nous sommes constitués, mais elle va prendre des formes différentes aussi selon la structure de chaque sujet. Alors quelle restera fantasmatique pour le névrosé, elle pourra devenir délirante dans la psychose.

Pour ce qui est de ce que la psychanalyse observe et apporte, partons pour aujourd'hui de Saint Augustin et de cette fameuse citation donnée par Lacan d'abord dans *Les complexes familiaux*, et qu'il reprendra de nombreuses fois avec une traduction légèrement différente: « J'ai vu de mes yeux, et bien observé un tout petit en proie à la jalousie: il ne parlait pas encore et il ne pouvait sans pâlir arrêter son regard au spectacle amer de son frère de lait²⁷. » Lequel frère est au sein de la mère, c'est ce que l'enfant voit, qui le rend envieux et jaloux.

Des différents commentaires que Lacan en fait, un seul pour aujourd'hui nous suffira. Il s'appuie essentiellement sur un mot de la citation - pâlir -, et se trouve dans le séminaire 11. Il peut faire point de départ pour plusieurs développements, pour commencer à tirer quelques fils.

²⁵ J.Lacan, Les complexes familiaux dans la formation des individus, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 43.

²⁶ J.Lacan, Les complexes familiaux dans la formation des individus, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 43.

²⁷ J.Lacan, Les complexes familiaux dans la formation des individus, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 37.

Lacan dit que le sujet pâlit « devant quoi? Devant l'image d'une complétude qui se referme, et de ceci que le petit *a*, le *a* séparé à quoi il se suspend, peut être pour un autre la possession dont il se satisfait²⁸. »

Chacun peut l'observer, l'envie et la jalousie peuvent faire pâlir un sujet. On connaît l'expression « pâlir de jalousie ». Une couleur qui pâlit perd de son intensité, de sa netteté, de son éclat, de sa vivacité donc. Quand on pâlit, c'est qu'il y a une perte de vie, le sang circule moins bien, il y a quelque chose qui s'effondre, effondrement qui peut aller jusqu'à l'évanouissement. Pâlir est une manifestation du corps, du fait d'un affect. On devient pâle quand quelque chose de soi est révélé, mais qu'est-ce qui est révélé si ce n'est le sujet lui-même?

Lacan précise: « le sujet pâlit devant ». C'est donc de voir qu'il pâlit. De voir et/ou d'être vu, d'être démasqué. Le regard est convoqué. La jalousie fait connaître ce qui est ignoré, soit l'autre, on l'a vu, mais aussi soi-même. Révéler, c'est rendre manifeste, c'est faire apparaître. Révélateur, c'est le nom du produit utilisé pour développer une photo, il permet de faire apparaître la photographie, il montre donc. Dans la description faite par Saint Augustin, l'enfant est paralysé et tétanisé en voyant son frère de lait. Il est tout entier regard, il voit et il est vu de l'autre au point d'en être saisi.

Que l'envie soit liée au regard, l'origine du mot nous le dit. *Invidia* vient de *videre*, plutôt *invidere*, regarder contre, regarder avec hostilité.

Faisons un retour à la mythologie qui dit parfaitement combien le regard est lié à la jalousie.

Vous savez que Zeus était un chaud lapin. Il a eu plusieurs femmes et de nombreuses maîtresses et, parmi ses conquêtes, il y a eu une certaine Lo. Lo qui était donc sous la foudre amoureuse de Zeus mais aussi confrontée à la foudre jalouse et dangereuse de Héra, l'épouse. Pour protéger sa maîtresse et calmer la colère de sa femme, Zeus utilise un procédé assez original et qui n'est pas à la portée de tout le monde, il transforme Lo en génisse mais Héra, pas rassurée pour autant, exige que son époux lui en fasse cadeau, ce qui lui permettrait de la surveiller. Comment surveiller si ce n'est par le regard? Faute de caméra et de système vidéo à l'époque, elle fait appel à Argos, géant aux cent yeux, qui avait la capacité de dormir en fermant seulement la moitié de ses yeux, et ainsi de ne jamais perdre de vue l'objet de son attention, soit Lo (Avec les caméras de surveillance, nous en sommes revenus à l'antiquité en quelque sorte). Le regard, par les informations qu'il donne, par le savoir qu'il apporte, viendrait apaiser la jalousie mais bien souvent il n'en est rien. Le jaloux ré-alimente la jalousie. L'enfer.

Vous connaissez aussi probablement Tiresias qui a eu la particularité d'être homme et femme et donc d'avoir un savoir sur la jouissance de l'un et de l'autre. La différence est pour Tiresias sans appel avec un plus sans commune mesure du côté de la femme puisque, si la jouissance était divisée en 10 parts, 9 lui reviendraient, si bien qu'il n'en resterait qu'une pour l'homme.

C'est parce qu'elle n'a pas accepté ce savoir de Tiresias que Héra, encore elle, l'a rendu aveugle.

Une autre version dit que c'est Athéna qui a puni Tiresias de cécité mais la raison est semblable: c'est parce qu'il l'a vue nue et qu'il a donc su quelque chose de son intimité, quelque chose du sexe qu'il n'aurait pas dû savoir.

Dans la citation de Saint Augustin, l'importance du regard est frappante, autant chez l'auteur que chez l'enfant dont il parle. Saint Augustin a « vu » et il insiste, « de ses yeux », et il insiste encore, il a « bien observé », au point donc qu'on peut se demander s'il n'est pas un peu fasciné par ce qu'il découvre et qui le concernerait

²⁸ J.Lacan, *Le séminaire, Livre XI*, Paris, seuil, Coll.Points, 1973, p. 131.

aussi intimement. Tout au moins est-il étonné pour venir à en parler. Quant à l'enfant, il ne peut « arrêter son regard », il n'est plus aux commandes donc, et il ne peut arrêter son regard devant le spectacle dit Saint Augustin, donc devant ce qui lui est donné à voir. La description de Saint Augustin est donc assez remarquable en ce sens qu'elle met l'accent sur un point essentiel: envie, jalousie et regard sont intimement liés, elles poussent à voir.

Proust, dans son roman *La jalousie*, décrit ainsi ce qui se passe pour son personnage jaloux: « Il se remettait à penser à Françoise avec effroi, avec désespoir, avec haine. Il voulait (...) tâcher de découvrir quelque chose, de savoir tout, se cacher dans une chambre pour tout voir²⁹. »

Etre vu peut être tout autant envahissant sans pour cela être délirant.

Le personnage d'Annie Ernaux, jalouse de son ancien compagnon qu'elle a pourtant quitté de sa seule initiative, ne peut s'empêcher de l'épier, en fait l'expérience. Elle écrit ceci: « J'avais l'impression de me trouver dans un espace hostile, d'être surveillée de tous les côtés, de façon indéfinissable. (...) Dans l'immense regard accusateur que je sentais peser sur moi, c'est Paris tout entier qui me punissait de ce désir³⁰. »

Donc l'enfant pâlit, il pâlit devant, et Lacan poursuit « devant quoi? Devant l'image d'une complétude qui se referme. » A nouveau ça n'est pas l'objet, j'entends l'objet matériel, l'objet du besoin qui le fait pâlir, c'est ce qu'il suppose des effets de l'objet et qui renvoie à une cause, que Lacan appelle aussi objet.

Ce que le sujet voit révèle donc son incomplétude, qui est la marque de tout sujet. Freud avait repéré pour l'infans, à l'origine, une amputation de lui-même. Lacan l'a théorisé différemment, marquant cette amputation d'une barre et la visualisant ainsi: \$.

Quelque chose nous manque, toujours, du fait du langage. Avec l'expérience de l'envie et de la jalousie, je reprend ici des expressions de Lacan dans son séminaire sur l'identification³¹, le sujet "se trouve menacé au plus intime de lui-même" car, ce qui se révèle à lui, c'est "son manque fondamental". Le spectacle de l'autre enfant lui fait réaliser ce qu'il a perdu. Il pâlit d'autant que son manque est à l'inverse mis en lumière, éclatant, lui. Et si le manque est révélé, par conséquent ce qui fonde le désir également.

Ainsi, la jalousie révèle l'objet perdu et le désir, dit quelque chose du manque à être et de l'incomplétude.

Attribuant une complétude à l'autre, l'enfant éprouve son propre manque et c'est cela qui, désormais, oriente son désir. L'envie est au commencement, elle est organisatrice du lien social, de ce qui nous lie à l'autre, et peut révéler le désir, avec une tromperie sur le désirable qui fait que l'on va chercher ailleurs ce qui pourrait faire au moins un peu complétude. Il y a confusion entre le désirable et le désir du fait de l'idée que, au désir, correspondrait un désirable.

Annie Ernaux donne cet exemple dans *L'occupation* de ce qui pourrait venir faire complétude: « Connaître le nom de l'autre femme, c'était, dans le manque d'être qui était le mien, accaparer un petit quelque chose d'elle³². »

L'invidia de Saint Augustin est comme un arrêt sur image du désirable, d'une idée que le sujet a du désirable, mais ça ne restera qu'une image puisque la complétude ne sera jamais réalisée. Il faudra en quelque sorte une behajung à l'incomplétude pour que l'envie passe au désir.

²⁹ M.Proust, *La fin de la jalousie*, Paris, Gallimard, coll.Folio, 1993, p. 85.

³⁰ A.Ernaux, *L'occupation*, Paris, Gallimard, Coll.Folio, 2003, p. 19.

³¹ J.Lacan., *Le séminaire, livre IX*, inédit, leçon du 14 mars 1962.

³² A.Ernaux, *L'occupation*, Paris, Gallimard, Coll.Folio, 2003, p. 29.

Poursuivons la phrase de Lacan: le sujet pâlit devant l'image d'une complétude qui se referme, et de ceci que le petit *a*, le *a* séparé à quoi il se suspend.

C'est une chose de décrire le sujet, soit incomplet, de dire que le manque est le ressort même de la relation du sujet au monde³³, une autre que de dire quelque chose de ce manque, ce qui amènera Lacan à son invention d'objet petit *a*. Le manque de quelque chose, ou de quelqu'un désigne un objet ou un sujet mais le manque lui-même, c'est quoi? Nous pourrions penser que ça n'existe pas et, au fond, pour le commun des mortels, pourquoi s'intéresser à ce qui n'existe pas? La logique voudrait qu'on laisse tomber. Il faut s'appeler Lacan pour relever ce défi et nous dire que le manque, bien avant de viser un objet, c'est quelque chose. Ce quelque chose n'est pas ce qui est visé mais ce qui cause. L'idée d'un objet harmonique³⁴ complétant le sujet, je crois que nous savons tous, plus ou moins, psychanalyste ou non, que ça n'existe pas, même si l'envie d'y croire est bien accrochée.

Freud parlait de libido pour désigner le moteur du sujet. Lacan parle de l'objet *a*, qui est à la fois l'objet perdu, et celui qui, dans le fantasme, unifie, et permet de vivre en quelque sorte.

Cette double détermination de l'objet est lisible dans l'exemple de Saint Augustin. Dans cette expérience naît la première appréhension de l'objet en tant que le sujet en est privé. Le sujet appréhende l'objet, *a*, le sein maternel, en tant qu'objet de désir, en même temps qu'il en est privé par un autre enfant.

La perte de ce premier objet amènera l'enfant à un processus de symbolisation. Il s'agit de symboliser l'objet perdu par le jeu facilement observable par tous, qui est de répéter inlassablement la douleur de la perte; Freud l'a nommé le jeu du *Fort-Da*. Ce n'est pas tant l'absence de la mère que l'enfant symbolise avec ce jeu que l'appréhension plus générale de l'objet qu'il n'a pas, qui est séparé.

C'est à partir de l'image de l'autre, spéculaire donc, et d'un objet, qu'il appréhende quelque chose de l'objet cause du désir, non spéculaire cette fois et qui n'est pas représentable.

De la dernière partie de la phrase, nous pouvons introduire un peu plus la question de la jouissance, qui « fait la substance de tout ce dont nous parlons dans la psychanalyse³⁵. ».

Lacan parle de l'objet qui peut être pour l'envieux ou le jaloux la possession dont un autre se satisfait, la *Befriedigung*. Satisfaction qui pose problème pour tout un chacun, même pour Mick Jagger qui a galvanisé les foules avec son « I can't get no satisfaction. » Il ne connaît pas la satisfaction alors qu'il ne cesse d'essayer: « cause I try, I try, I try. » Même lui, alors qu'il pourrait donner l'idée d'une vie faite d'une jouissance débridée, même lui est empêtré avec la satisfaction, et donc confronté à la castration.

Pour le tout petit, passer de vivant à sujet s'opère par une perte, faisant de l'insatisfaction un des premiers éléments de la construction psychique. La complétude, la jouissance toute sont impossibles à atteindre mais le sujet cherche à s'en défendre, comme le playboy de la chanson de Dutronc qui affirme n'être pas jaloux puisqu'il a un joujou extra qui fait que les filles tombent à ses genoux. Cela dit parfaitement combien la jalousie a à voir avec le manque, exhibe le manque, voire féminise. C'est peut-être pour cela que, plus généralement, les hommes se protègent de la jalousie.

Étymologiquement et dans le sens commun, la jouissance désigne la possession de quelque chose. En psychanalyse, elle vise plutôt la chose manquante par laquelle nous sommes possédés. C'est elle qui nous saisit.

³³ J.Lacan., *Le séminaire, livre IV*, Paris, Seuil, 1994, p. 36.

³⁴ *Ibid.*, p. 25.

³⁵ J.Lacan., *Le séminaire, Livre XVI*, Paris, Seuil, 2006, p. 45.

Il n'y a pas d'envie sans identification à la jouissance de l'autre, par laquelle ma jouissance m'échappe.

Le jaloux veut s'accaparer l'autre mais pas forcément jouir de l'autre, de même qu'avec l'envie on peut n'avoir rien à faire de l'objet possédé par l'autre.

Il ne supporte pas que l'autre jouisse ailleurs, ne serait-ce que pour dire que sa journée fut bonne. Le jaloux fantasme que ça jouit derrière son dos, jusqu'à éventuellement en être persuadé, ce qui peut prendre des formes dramatiques dans la psychose quand il y a délire.

La jalousie peut être une jouissance recherchée.

C'est par exemple ce que dit Jeanne Moreau, « C'est l'une des douleurs extraordinaires de l'amour³⁶ ». Extraordinaire, donc géniale?

La jalousie comme moteur de la jouissance, Freud l'évoquait ainsi dans *La vie sexuelle*: « la condition, qui veut que la femme ait quelque chose d'une putain, est en rapport avec la participation active de la jalousie, qui, pour les amants de ce type, paraît être un besoin. C'est seulement lorsqu'ils peuvent être jaloux que leur passion culmine, que la femme acquiert sa pleine valeur, et ils ne manquent jamais de saisir une occasion qui leur permette d'éprouver des sensations si intenses³⁷. »

Une analysante me le disait autrement ainsi, pour s'en plaindre certes mais indiquant parfaitement qu'il y avait là une jouissance : « dans la famille c'est la jalousie qui fait parler ». Sans jalousie donc, on ne se parle pas.

La jalousie peut être recherchée mais aussi annulée par la jouissance.

C'est le cas pour Lol V Stein dans le roman de Duras.

Alors qu'elle assiste en direct à la naissance d'une liaison entre celui qui lui était promis, Michaël Richardson, et Anne Marie Stretter, elle reste paralysée. Lol est ravie par la contemplation du couple dans l'encadrement de la fenêtre, ravissement s'entendant comme emportée par la jouissance, et également heureuse de cette jouissance. Elle peut voir sans être vue. Elle est exclue de la scène qu'elle contemple, elle n'est que jouissance scopique.

En conclusion

Je reprend une question amenée au début de mon intervention: de la jalousie et de l'envie, dès lors que nous en savons un peu plus, que pouvons-nous en faire?

Pour le personnage de Proust dans *La fin de la jalousie*, le terme c'est la mort. C'est seulement lorsqu'il est au bord de la mort que sa jalousie se transforme en pitié pour l'autre. Au moment de mourir, parlant de celle dont il ne cessait d'être jaloux: «il ne l'aimait pas plus et pas autrement que le médecin, que les vieilles parentes, que les domestiques. Et c'était là la fin de sa jalousie³⁸. » C'est le refus de la castration jusqu'au bout. On ne peut pas ne pas penser, dans *L'éveil du printemps* de Wedekind, à Moritz qui, depuis son cimetière, regarde les vivants avec dédain.

J'avance d'autres alternatives un peu plus réjouissantes mais qui ne sont pas des conclusions.

L'envie et la jalousie ont toujours été là et il est plus qu'improbable que ça change. Comme le symptôme, elles ne peuvent être éradiquées totalement, mais elles peuvent être analysées.

Elles répondent à un désir d'exister mais peuvent être envahies par une jouissance mortifère. Or, le travail de l'analyse est un travail de vidage de la jouissance des

³⁶ M.Chapsal, *La jalousie*, Montréal, Les éditions Quinze, 1977, p. 15.

³⁷ S.Freud, *La vie sexuelle*, « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », Paris, puf, 1969, p. 49.

³⁸ M.Proust, *La fin de la jalousie*, Paris, Gallimard, coll.Folio, 1993, p. 107.

objets pulsionnels pour accéder au désir, et peut permettre à un sujet de se faire responsable de sa propre jouissance, d'avoir donc une éthique.

Cela suppose d'en passer, comme le dit Annie Ernaux, par: « dégager les figures d'un imaginaire livré à la jalousie, dont j'ai été la proie et la spectatrice, (...) décrire toute cette rhétorique intérieure spontanée, avide et douloureuse, destinée à obtenir coûte que coûte la vérité et le bonheur³⁹. »

Pas de vérité et de bonheur qui tiennent donc mais un possible accès au désir et à la vie.

³⁹ A. Ernaux, *L'occupation*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, 2003, p. 74.